

*Klever Kaff*

IAN JACK

*Klever Kaff*

Traduit de l'anglais par

BORIS TERK

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2006

TITRE ORIGINAL

*Klever Kaff*

*Klever Kaff* a été publié pour la première fois dans le numéro 76 du magazine *Granta* (Londres-New York), à l'hiver 2001.

© *Granta. The magazine of new writing*, 2001.

© D. R. pour les illustrations.

© Editions Allia, Paris, 2006 pour la traduction française.



KATHLEEN FERRIER  
PAR CECIL BEATON, 1951.

## UNE VOIX, C'EST UNE PERSONNE

BLACKBURN est une ville au nord du comté du Lancashire nichée dans la lande, dont les rues convergent toutes vers le centre. Quelques vestiges imposants de sa période glorieuse demeurent encore : la mairie, la salle de concert, la bibliothèque, la gare, la cathédrale, le musée, tous d'époque victorienne ou edwardienne à l'exception de la cathédrale, maintenant coincées au milieu des constructions néo-primitivistes bâclées, des rues piétonnes et des parkings qui ont essaimé dans Blackburn comme dans bien d'autres villes industrielles du Nord, dans les années 60 et 70. Les beaux quartiers de la ville – ses meilleurs endroits, son West End, son Mayfair – se trouvent sur le versant nord-ouest, au-dessus de Preston New Road, probablement parce que, selon la théorie admise concernant l'aménagement des petites et grandes villes victoriennes, les gens riches préféreraient vivre loin de la fumée des usines, le vent de sud-ouest dominant en Angleterre. Lynwood Road est une de ces rues qui descendent en pente raide de la colline. Tout en haut se trouvent l'auberge du Dog Inn

et, au-delà, la colline avec de beaux paysages qui s'étirent vers le nord à travers la verte vallée de la Ribble jusqu'aux chutes de Bowland. Lynwood Road elle-même fait face au sud ; ce n'est pas une rue pauvre – les maisons mitoyennes ont des baies vitrées – mais elle n'est pas riche non plus – deux chambres à l'étage et deux au rez-de-chaussée – c'est le genre de construction qu'un contremaître, un commerçant ou un maître d'école pouvait louer il y a cent ans. Des familles d'émigrants du sous-continent indien, principalement des musulmans pakistanais, vivent à présent ici avec leurs enfants et petits-enfants. En cette soirée de septembre, ils se rendent mutuellement visite, les femmes enveloppées dans des plis flottants de tissu blanc, les jeunes enfants coiffés de bonnets de prière, portant des cofrets de velours vert contenant le Coran. "Salam aleikum", les hommes barbus se saluent en passant dans la rue.

Le numéro 57 est situé sur la partie la plus pentue, au bout d'une rangée de maisons. Une parabole satellite est fixée sur son mur pignon. Les rideaux de la baie sont tirés. Un fanion de l'équipe de football locale, les Blackburn Rovers, est suspendu à une fenêtre. A côté de la porte, une plaque indique que de 1913 à 1933

c'était la "demeure de la chanteuse Kathleen Ferrier, contralto" ; une petite plaque, toute de modestie. Un M. Mujib-Ur-Rehman en a une plus grande et plus brillante à son nom en face, bien qu'il ne soit ni mort, ni remarquable. Du trottoir je contemple la vue que Kathleen Ferrier devait avoir, de l'âge d'un an à celui de vingt et un, juchée sur les épaules de son père, ou courant vers l'école, ou, plus tard, partant tous les matins retrouver son emploi de standardiste au Central téléphonique de Blackburn. Une vue de la rue, puis de la ville dans la vallée, aujourd'hui dans la bruine et l'obscurité, avec à l'horizon, se détachant avec netteté dans l'humidité de l'air parsemé de taches de soleil, les landes du Sud.

Telle était la vue qui s'offrait à ses yeux, à un détail près : elle aurait eu de la chance de distinguer les collines. Blackburn, ces années-là, était une ville différente, plus industrielle et à l'atmosphère plus polluée. Une ville de tissage de coton avec des cheminées de filatures à profusion entre Lynwood Road et l'horizon sud. Les fumées ne se dissipaient qu'une semaine par an seulement, quand les filatures fermaient pour les vacances d'été – la semaine de congé annuel dans le nord de l'Angleterre – et que les ouvriers partaient au bord de la mer.

Je me souviens que la première fois où je vins à Blackburn, l'endroit ressemblait encore à ça. Nous avions pris le train quelques miles avant Bolton où était alors notre maison. Il traversait la forêt dans les collines que l'on peut voir depuis Lynwood Road. A Blackburn, nous avons pris un autre train qui nous a conduits jusque dans les vallées du Yorkshire. La gare de Blackburn, je me souviens, était pleine d'une foule qui se pressait dans les passages souterrains vers les quais, un peu comme dans la scène d'ouverture des *Vacances de M. Hulot*. Sur notre quai, il y avait la maquette d'un paquebot à deux cheminées, placée dans une vitrine de verre par la Compagnie maritime qui transportait les vacanciers de Fleetwood et Liverpool vers l'île de Man. C'était l'été 1951. J'avais six ans. Kathleen Ferrier avait subi la première opération de son cancer au printemps, bien que peu de gens l'aient su alors. C'était une voix qui passait à la radio, chantant des chansons folkloriques britanniques (*Blow the Wind Southerly*) ou l'aria de la traduction anglaise de l'*Orfeo ed Euridice* de Gluck (*What Is Life to Me Without Thee ?*). Quatre ans plus tard, mon frère aîné apporta à la maison notre premier gramophone – ou plutôt une nouveauté, un

électrophone portable à trois vitesses – avec deux disques 78 tours qu'il fallait retirer soigneusement de leur pochette de papier. Ils avaient ces deux chansons de Ferrier sur leur face A. Mon frère, qui s'occupait de cette délicate machine, devait surveiller la platine pour soulever l'aiguille, retourner les disques du bout des doigts, alors nous pouvions entendre *Weel May the Keel Row* et l'air de Haendel *Art Thou Troubled ?* sur les faces B. Maintenant, pour écouter Kathleen Ferrier, la famille n'avait plus à guetter le caprice de la programmation de la BBC.

“Elle a une si belle voix”, disait ma mère au présent, bien que Kathleen Ferrier fût morte depuis deux ans. Nous l'approuvions – c'était une voix profonde, saisissante, singulière. Mais il y avait deux choses qu'il m'était difficile de mettre en mots (ce n'est peut-être pas plus facile aujourd'hui). D'abord, je pense que Kathleen Ferrier était pour nous le contraire d'une “voix” désincarnée. Une personnalité de chair et de sang chantait, qui semblait s'adresser directement à nous. Ensuite, cette voix nous rendait respectueux et contemplatifs – même un gamin de dix ans. Je pense que nous étions en présence de la beauté – une beauté souvent grave ; même la

chanson la plus enjouée, avait quelque chose de triste. Elle donnait envie de pleurer. Était-ce la mélodie, et la façon dont elle était chantée, les paroles et la façon de les chanter, ou quelque chose que l'on savait ou sentait de la vie de la personne qui les chantait ?

Si on nous avait posé la question chez nous en 1955, la réponse aurait été difficile. Cette année-là, quelques mois après l'arrivée de l'électrophone, mon frère offrit à notre mère la biographie de Kathleen Ferrier par sa sœur Winifred, qui venait de paraître. Le livre avait (et a encore – bien qu'il ait été lu et relu, elle fut soigneusement préservée) une jaquette rose avec un portrait par Cecil Beaton en couverture montrant Kathleen Ferrier apparemment en train de chanter : debout, le cou tendu, les cheveux étincelants dans la lumière des projecteurs, les dents éclatantes, les yeux résolus, la bouche grande ouverte (une bouche dont le critique Neville Cardus disait que "vous pouviez plonger dedans"). En 1951, c'était une chanteuse à son zénith, une femme adulée, célèbre, qui avait chanté à Glyndebourne, au Festival d'Edimbourg et au Carnegie Hall de New York ; à Salzbourg, Chicago, Paris, Amsterdam, Montréal. Mais dans le livre il y avait d'autres sortes de pho-

tos ; on voyait une fille dont les vêtements, les cheveux, le sourire, la façon de s'asseoir sur les bancs du parc municipal ou sur une de ces froides plages du Nord, était aussi banale (et par extension aussi intéressante) que nous l'étions nous-mêmes. Pour nous, et pour beaucoup de gens semblables à nous, c'est peut-être la première raison de l'intérêt porté à Kathleen Ferrier – qu'une telle voix puisse venir du 57 Lynwood Road, Blackburn, Lancashire. Cette provenance impliquait, ce que la biographie renforçait, que Kathleen était une "fille du Lancashire", pas une grande dame ni une snob, une "brave fille" fidèle à ses origines, qui n'avait jamais montré "une ombre d'esbroufe". Les gens la connaissaient par ses surnoms affectueux ; pour le chef d'orchestre Sir John Barbirolli elle était "Katie", pour Gerald Moore, son pianiste-accompagnateur habituel, elle était "Kath" ; et pour elle-même elle était "Klever Kaff" [Kath la futée] ou "Klever Question Mark Kaff" ou "Not so Klever Kaff", parfois à la fin de ses lettres, simplement "KK".

La biographie écrite par sa sœur raconte l'histoire de ce surnom. Durant l'obscur avant-guerre, jeune femme au foyer – Mrs Kathleen Wilson, épouse de M. Bert Wilson,

directeur de banque – avait une fois dû recoudre un bouton pour rendre service à une amie. L'amie en question était Wyn Hetherington. Le manteau appartenait à son mari, Jack Hetherington, qui en avait un besoin pressant ; les Wilson et les Hetherington s'apprêtaient à partir en pique-nique, pique-nique que Mme Hetherington confectionnait à la cuisine. Sous l'œil du fils des Hetherington âgé de trois ans, Kathleen a recousu rapidement le bouton, en terminant d'un geste plein de panache. Le jeune garçon s'exclama ("avec du respect et de la surprise dans sa voix", note Winifred Ferrier) : "Clever Kaff !" Peut-être parce que c'est une histoire d'enfant, elle me rappelle le jour où l'étant moi-même encore, je me plongeai la première fois dans ce livre. Ce qu'il ne dévoilait pas pourtant, c'était le destin de M. Hetherington, de Mme Hetherington ou du mari de Kathleen, M. Wilson. Jack Hetherington est mort quelques années plus tard. Kathleen a divorcé de Bert Wilson, qui finalement épousa Wyn Hetherington. Il n'eut pas d'enfants de son premier mariage. Il en eut un de son second.

Ceci se passait à Silloth, petit port sur le déclin de la côte du Cumberland. Toutes ces



KATHLEEN

LE JOUR DE SON 21<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE, 1933.